

la résurrection dans la culture grecque et dans la culture juive

Partant de l'échec du discours de l'apôtre Paul aux Athéniens, nous prenons conscience de trois points importants de différences entre culture grecque et culture juive. Dans le foisonnement des pensées et des croyances au milieu du 1^{er} siècle, nous notons :

- 1) la conception de l'homme : *pour les Grecs, l'âme est l'élément essentiel et seule sa destinée est importante. Pour les Juifs, l'homme fait un tout créé par Dieu ;*
- 2) Dieu : *pour les Grecs, le milieu divin et Dieu font l'objet d'une recherche humaine. Pour les Juifs, Dieu intervient, parle et se montre juste. Il ressuscite l'homme de manière rétributive en éliminant la mort ;*
- 3) le temps : *pour les Grecs, le temps est une succession cyclique, tandis que, pour les juifs, il est une histoire où peuvent coexister siècle présent et siècle à venir. Tout aboutit au siècle à venir.*

Ces trois points permettent de mieux saisir le langage du Nouveau Testament relatif à la Résurrection.

Le discours prononcé devant l'Aéropage (*Actes*, 17, 22-33) se termine par une exhortation à prendre au sérieux la Résurrection de Jésus¹ le Christ : « Dieu demande maintenant aux hommes d'avoir tous et partout à se repentir, parce qu'il a fixé le jour où, avec justice, il va juger le monde, par un homme qu'il a désigné et accrédité auprès de tous en le ressuscitant des morts ». *Luc*, le rédacteur du *Livre des Actes*, a rédigé ce résumé et a retenu les thèmes essentiels développés ; il note alors les réactions des Athéniens : « En entendant parler de résurrection des morts, les uns se moquaient, les autres dirent : nous t'entendrons là dessus une autre fois ».

Luc a placé dans chaque voyage missionnaire un grand discours programme. Au début du premier voyage, celui d'Antioche de Pisidie s'adresse aux

1. Maurice CARREZ, *De la souffrance à la gloire* (Coll. Bibliothèque théologique), Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé, 1964, 185 p. ID., « Avec quels corps les morts ressuscitent-ils-? », *Concillum* n° 60, p. 81-89.

Juifs. Au milieu du second, celui d'Athènes est destiné aux Grecs. A la fin du troisième, le discours aux anciens d'Ephèse réunis à Milet est un testament apostolique destiné tant aux Juifs qu'aux Grecs.

Le discours d'Athènes marque le choc entre la pensée chrétienne et l'hellénisme. Il est intéressant de s'en servir pour voir la façon dont *Luc* pense que Paul a compris la mentalité religieuse grecque au milieu du 1^{er} siècle après J.-C. Des très nombreuses études faites sur ce discours, retenons ce simple fait : il énumère les différents lieux communs de la pensée grecque assez facilement acceptables pour les auditeurs : ainsi foi naturelle en Dieu, absence de temples, parenté avec Dieu ; *Luc* a bien saisi l'intérêt porté par les Grecs à tout ce qui de près ou de loin touche à la religion.

Pourquoi cet échec au moment où l'apôtre entreprend de parler de Résurrection ? Est-ce ce type d'événement qui est inacceptable, parce qu'inconvenable pour l'Athénien ? ou bien est-ce le langage utilisé pour le proclamer qui est inadapté et insatisfaisant ? Ou encore la signification ou les significations de la Résurrection heurtent-elles une mentalité orientée de manière très différente et, de ce fait, la Résurrection se montre-t-elle inassimilable pour le Grec, tant l'Athénien que peu de temps plus tard le Corinthien ?

Pour tenter de répondre à ces trois questions, il faut essayer de se représenter la difficulté que constitue, pour un homme de culture grecque hellénistique d'alors, le fait de croire au Ressuscité. Comment saisir quelques lignes de pensée à travers le grouillement de toutes les opinions exprimées dans les courants religieux ou philosophiques d'alors ? Du scepticisme de certains, de cette singulière religion grecque sans dogme, de son syncrétisme constant et accueillant qui lui confère une certaine plasticité et lui permet d'accueillir facilement des nouveautés, des différentes sortes de gnose, de l'hermétisme, de la magie, du néopythagorisme, du semiplatonisme, du stoïcisme, des religions à mystères, etc., est-il possible de dégager une sorte de *conception moyenne générale ambiante* ? Pouvons nous voir ainsi la croyance moyenne à l'immortalité de l'âme ? Y a-t-il des points communs assimilables par la foi chrétienne ? Ne se trouve-t-il pas au contraire des éléments irréductibles qui peuvent faire obstacle à la réception de l'Evangile ?

Luc note deux réactions parmi les auditeurs du discours de l'Aréopage. Celles-ci correspondent en pratique aux deux grands courants qui traversent toutes les croyances et les pensées grecques de ce temps-là. Le *premier courant* est assez sceptique, parfois superstitieux ; dégage de la

vieille religion grecque sans pourtant la renier, il goûte volontiers la sagesse. Cette sagesse aux diverses colorations morales ou philosophiques est plus portée vers les recherches profanes que vers la foi en un être précis comme celle que propose l'apôtre Paul (1 Cor., 12, 1-3). Le *second courant* représenté par les multiples petits cultes que célèbrent les thiasés, (sortes de groupements ou d'associations cultuels), aime les rites qui rapprochent de la divinité. Il est bien davantage porté à la crédulité assez naïve des rites orientaux ou barbares et admet volontiers certaines croyances qui se rattachent à l'immortalité de l'âme.

Ainsi dans les *épîtres aux Corinthiens*, les « forts », qui sont parfois aussi les libertins, présenteraient plus d'analogies avec le premier courant ; les faibles, craintifs, prêts à l'ascèse, voire superstitieux sur les jours, se rapprocheraient plutôt du second courant.

Si nous essayons maintenant de confronter pensée juive et pensée grecque sur le point précis de la foi à la Résurrection, commençons par présenter trois aspects d'opposition.

I

immortalité de l'âme et unité de la personne

1 la conception grecque

L'anthropologie grecque, la conception de l'homme, fait de la « *psyché* », de l'âme, l'élément important : venue de l'extérieur, étincelle divine, elle peut préexister de toute éternité. A l'époque de l'apôtre Paul, toutes les formes de croyances en la survivance de l'âme humaine après la mort du corps se retrouvent et se côtoient ; elles coexistent toutes, et, à travers leurs particularités, elles comportent des espérances d'*immortalité* ; les cérémonies religieuses, qui les expriment, visent le plus souvent à assurer une vie bienheureuse dans l'au-delà à ceux qui y prennent part avec zèle et avec piété. Ceux qui aiment des rites expressifs, voire excessifs, semblent avoir été particulièrement séduits par la certitude sacrée des mystères et des religions orientales. La religiosité populaire, avec sa crédulité et son avidité pour le merveilleux, a tendance à gagner tous les milieux de la société.

Le semi-platonisme ambiant (forme nettement dégradée du platonisme) a depuis longtemps mis le corps à une place très inférieure. Durant toute l'existence terrestre comprise entre la naissance et la mort du corps, l'âme se trouve comme ensevelie dans le *corps-tombeau*. Certains

courants de pensée ne voient dans la vie terrestre présente qu'une manière d'expier des fautes commises dans une autre sphère : le *corps* devient alors une prison. Ainsi l'âme, lorsqu'elle vit sur notre terre, se trouve exilée dans le cycle des naissances, tombée, asservie à la matière, dotée, presque malgré elle, d'un corps ; c'est au prix de mille difficultés qu'elle cherche à s'en défaire comme d'une guenille. La mort est donc une grande libératrice.

Que peut être la Résurrection dans une semblable anthropologie ? Une réanimation du corps ? Mais c'est plus une défaite qu'une victoire... L'acquisition d'un nouveau corps ? Mais peut-on appeler cela résurrection ? Il s'agit alors de la croyance à la migration des âmes ou métempsychose, c'est-à-dire du passage de l'âme à travers plusieurs corps. Son itinéraire est constitué d'un enchaînement de fautes et d'expiations en vue de l'arrivée finale en une sorte de royaume des âmes enfin libres et dotées d'une vie divine.

2 la conception juive

Dieu est le créateur du corps humain et ce corps insère l'homme dans l'histoire et dans le temps. Dieu n'est pas seulement le créateur du premier homme, à l'origine, mais il est l'auteur du corps de chaque individu (*Gen.*, 2, 7 ; *Job*, 10, 10-12). Dieu donne consistance au sang, siège de la vie, revêt de peau et de chair, dispose les nerfs et souffle la vie (*Ps.*, 139, 13-16). Tantôt tisserand de la peau, tantôt potier qui pétrit l'homme (*Is.*, 45, 9 ; 64, 7 ; *Jér.*, 18, 2 s.), tantôt connaisseur de la vie qu'il discerne dès avant la naissance (*Jér.*, 1, 5), tel est Dieu ! Van der Leeuw a très bien résumé cette situation : « *L'homme est une créature qui, comme telle, sortit de la main de Dieu, et que, peut-être, Dieu n'a cessé de tenir entre ses mains ;... L'homme est une unité, un tout ; il ne comprend pas deux parties dont l'une serait puissante et l'autre impuissante ; tout lui est impuissant, mais tout est posé par l'unique puissance du créateur* ». Pour l'apôtre Paul, sans corps, l'existence humaine est impossible. Le corps, c'est la réalité de l'être. L'homme ne peut se réduire à n'être qu'une âme ou un esprit sans corps. Car le corps n'est pas seulement l'ensemble des parties organiques qui constituent l'homme, il est toute la personne. C'est pourquoi l'homme n'a pas une âme, mais est une âme ; il n'a pas un corps mais il est un corps. En *1 Cor.*, 15, 42-45, il y a passage de l'existence personnelle actuelle régie par la « *psychè* » à l'existence personnelle future régie par « l'esprit ». Le corps implique une possibilité de vie devant Dieu et, sans corps, toute vie est impossible. La mort qui transforme en

cadavre les corps est l'ennemi par excellence de l'homme, le dernier ennemi (*1 Cor.*, 15, 26). La naissance d'un homme prend alors une importance considérable et est source de joie : une nouvelle image vivante de Dieu existe et la personne tout entière est engagée dans la vie présente.

Dans cette perspective, Dieu, le vivant, fait mourir et fait vivre. Quelle peut-être la résurrection ? Les textes de Qumrân et le *Livre d'Henoch* en font l'entrée dans un univers transformé ; les pharisiens semblent hésiter entre une vie conçue sur le modèle actuel mais renouvelée entièrement ou une transformation radicale ; les sadduccéens se limiteraient peut-être à une revivification. Il y a donc depuis l'individualisation réalisée par le *Livre de Daniel* à la suite de l'introduction du thème de résurrection collective opérée par *Ezéchiel* et par l'apocalypse d'*Esaié*, une approche progressive et existentielle de la résurrection corporelle telle que nous la trouvons exprimée dans le Nouveau Testament. Pour l'apôtre Paul, le scandale ne fut pas l'affirmation de la résurrection ; il était pharisien et il y croyait déjà ; ce fut *la Résurrection du crucifié* Jésus reconnu comme Messie !

II

situation de l'homme vis à vis de dieu

1 l'homme en quête du divin

Les Grecs cherchent Dieu par des moyens humains et veulent le trouver au terme de leurs recherches. Au seuil de l'ère chrétienne, les idées et les croyances foisonnent et un curieux mélange de rationalisme et de sentiment du sacré s'opère. L'application des rites doit permettre de recevoir des dieux des bienfaits directs et tangibles. L'approche du dieu pouvait se réaliser par la participation aux mystères, avec divers degrés d'initiation. Cela peut être une manière de figurer l'itinéraire de l'âme dans sa recherche et son approche du divin et de la lumière. L'extase religieuse, le délire prophétique, la divination, le chamanisme et son désir d'affranchissement du corps, montrent que ce phénomène se présente sous une variété considérable de formes et rappellent que les Grecs ne considéraient pas comme incompatibles un certain rationalisme et une certaine forme de mystique. Le stoïcisme réclamait de l'homme une vie en accord avec l'étincelle divine qui se retrouvait en chacun tandis que, pour l'épicurien, dont les exigences sont parfois presque puritaines, l'homme doit de lui-même consacrer son énergie et ses facultés à mener une vie bonne

en accord avec le monde qu'il connaît. *Toutes ces formes de quête du divin se ressemblent par leur mouvement : l'homme cherche Dieu par ses propres moyens et veut le rencontrer. Cette marche est plus ou moins lente et longue : elle est celle de l'âme qui veut retrouver son milieu divin.*

2 un dieu qui intervient dans l'histoire

Les Juifs ont une conception très différente de la situation de l'homme vis-à-vis de Dieu. Dieu est *un Dieu qui intervient*, il est le *Dieu vivant*, qui fait mourir et qui fait vivre. Dieu ne reste pas lointain, mais il est aussi un Dieu de près comme dit Jérémie ! Dieu s'engage dans une histoire avec l'homme, se lie par des alliances et tout se joue non pas dans un univers inatteignable auquel le monde ferait obstacle, mais sur cette terre. Ce monde n'est ni divinisé comme dans la plupart des cosmogonies ambiantes, ni dévalorisé et jouet de puissances inférieures. Il est le résultat de l'activité créatrice permanente de Dieu. Yahvé met l'histoire en mouvement et lui assigne un but.

Ce Dieu d'intervention, n'est pas non plus un Dieu muet. *Il parle* : il n'a pas besoin d'être contraint à dire enfin une parole sous la pression d'oracles ou d'actes de divination. *Il parle à son peuple* et veut être interrogé par celui qu'il a choisi comme partenaire ; il confie ses intentions à ses prophètes. Il met en branle la volonté humaine et sa relation avec l'homme résulte de décisions réciproques.

Ce Dieu d'intervention qui parle est aussi *le Juste* par excellence. Ce sont les livres les plus récents de l'Ancien Testament qui en viennent à faire de Dieu le réalisateur de la résurrection corporelle. Et ceci ne s'explique que par ces trois manières d'être de Dieu : il intervient, il parle, il est juste. Dans l'Ancien Israël, aux origines, la seule façon de perpétuer la vie, de transmettre l'image de Dieu, était de se continuer dans ses enfants : on croyait à la permanence, voir à l'immortalité par la lignée. A sa mort, l'homme conservait un reste de vie : il en était réduit à une sorte de sommeil dans le séjour des morts, le shéol.

Puis l'idée d'une renaissance ou d'une résurrection métaphorique collective se fit jour dans le langage. Il suffit de lire *Os.*, 6, 1-2 ou *Ez.*, 37, 1-14 pour voir qu'il s'agit du relèvement collectif du peuple tout entier. C'est encore une image. Ce n'est pas encore le fait de la résurrection corporelle individuelle. Parallèlement dans l'apocalypse d'*Esàie*, 24-27, se fait jour l'affirmation que Yahvé en personne fera disparaître la mort pour toujours. (*Is.*, 25, 7-8).

Mais le premier document net et clair se trouve en *Daniel*, 12. C'est là qu'apparaît, *pour la première fois, la résurrection personnelle corporelle*. Et c'est un acte du Dieu Juste. Comment ceux qui ont péri dans la persécution d'Antiochus Epiphane, après s'être entièrement consacrés et avoir donné leur vie à Dieu, peuvent-ils rester morts à jamais sans avoir obtenu leur juste rétribution ? Le 2^e livre des *Maccabées* va dans le même sens : les martyrs ressusciteront.

Toutefois certains écrits comme le *Livre de la Sagesse* ne parlent pas aussi clairement. Sans jamais en venir à une foi en l'immortalité de l'âme séparée du corps, ou sans en rester à la vieille conception du shéol, on y trouve plutôt une sorte de combiné judéo-hellénistique qui affirme une *vie future* de bonheur auprès de Dieu, réservée aux justes. Certaines analogies avec la pensée pythagoricienne ont été décelées. Mais ce n'est pas net.

En résumé, cette intervention constante de Dieu dans la vie humaine, son approche de l'homme, sa maîtrise sur la mort, son unicité personnelle qui en fait le Vivant (et non pas seulement un immense UN disséminé dans un TOUT), tout cela permet de comprendre comment celui qui a rempli sa mission se voit l'objet de l'intervention du Dieu Juste, qui lui donne la Vie en le ressuscitant d'entre les morts dans une corporéité transformée. Le scandale de la Résurrection de Jésus portera sur cette simple mais redoutable question : est-il le Juste ? (*Luc*, 23, 47). Pourquoi a-t-il été crucifié s'il est le Messie ? La difficulté de croire à Jésus le Messie se trouve dans l'identification du Crucifié et du Ressuscité.

Différence de conception de l'homme, différence de la conception de Dieu se complètent par une troisième différence qui joue un grand rôle sur la situation même de la résurrection.

III

le temps grec et le temps juif

Les Grecs ont privilégié l'idée du *temps circulaire* ou cyclique, mais ils l'ont *tempérée* par l'idée de *progression* et de *succession* qui permet un devenir dans la pluralité des mondes.

A cette notion générale s'oppose celle des stoïciens qui, délaissant l'éternel, misent sur l'instant opportun et donc sur la plénitude achevée du présent. L'Ancien Testament, par contre, connaît *un temps avec un commencement et une fin*, une histoire du salut avec ses continuités et ses discontinuités,

et « *une attente sans cesse grandissante* » (von Rad), qui ne se termine pas par l'événement de la mort et de la Résurrection du Christ, mais se poursuit alors même que l'ère nouvelle est déjà commencée.

La pensée juive est assez complexe, car on y discerne la coexistence de deux temps, de deux ères ou de deux siècles :

a) le *siècle présent*, qui se terminera avec la venue de l'âge messianique et sera suivi du siècle à venir ;

b) le *siècle à venir*, dont la conception est variable : tantôt il est conçu comme existant éternellement dans le ciel (on y entre alors aussitôt après la mort), tantôt il est présenté comme devant venir après l'âge messianique et après la résurrection générale.

De toute façon, même dans les passages où il y a coexistence du siècle présent et du siècle à venir, il y a toujours un aboutissement final au siècle à venir après une élimination du siècle présent. C'est dire que l'on ne reste pas dans un côté à côté fixiste, mais que l'on se trouve entraîné dans un mouvement dynamique.

Selon le poids que l'on donne à chacune de ces conceptions, il est possible d'unifier la présentation en actualisant individuellement la résurrection et le fait d'être présent devant le Christ aussitôt après la mort. C'est ce qu'ont fait les exégètes qui choisissent une influence grecque d'une part et le siècle à venir comme existant éternellement. D'autres réservent la totalité des biens eschatologiques conférés à l'humanité pour la grande résurrection communautaire de la fin des temps.

IV

le langage du nouveau testament

Après avoir dégagé très brièvement les diverses lignes de pensées grecques et juives au milieu du 1^{er} siècle après J.-C., nous constatons que derrière les mots qui veulent signaler la résurrection, qui cherchent à l'exprimer ou à en rendre compte, se mêlent trois ordres de pensée :

1. quel est l'homme que la résurrection peut atteindre ? Est-il une personne dont la totalité dépend de la vie que Dieu lui donne et lui confère ? Ou n'est-il qu'un être « à étages » en deux ou en trois parties, dont l'une plus précieuse que les autres serait porteuse de sa destinée dernière ?
2. quel est le Dieu qui se trouve intervenir dans la résurrection ? Un Dieu « divin » que l'on cherche à atteindre au prix d'efforts humains ou bien un Dieu personnel qui se lie aux hommes dans une histoire qui reçoit de ce fait un mouvement, une dynamique, un sens ?

3. dans quel « temps » se joue cette relation de l'homme et de Dieu ? Est-ce un temps modulé par l'itinéraire des âmes à la recherche d'un aboutissement lumineux dans la succession des mondes ou bien un temps orienté, avec un point de départ et avec un but, tout chargé de décisions et de relations entre Dieu et l'homme ?

Ces trois ordres de pensée ne se trouvent pas à l'état natif, mais interfèrent plus ou moins et il faut se méfier des apparences. Certains écrits rédigés en hébreu peuvent être teintés d'hellénisme (écrits de Qumrân). Certains autres écrits rédigés en grec sont porteurs d'une pensée nettement sémitique.

Dans le Nouveau Testament, avec le développement de la mission paulinienne, l'Évangile change de contexte et le langage lui-même se transforme. Dans les milieux hellénistiques syro-palestiniens où la langue grecque exprime une *mentalité* fortement *sémitique*, le mot « se lever, se mettre debout, se dresser » (en grec *anistanai* correspondant à l'hébreu *goum*) a été utilisé pour tenter de dire la résurrection. Un vivant est un homme debout. Bien sûr, ce mot s'est chargé de toutes les significations dont l'événement de la Crucifixion-Résurrection de Jésus le Christ était porteur. Il a de ce fait pris une série de colorations. Mais lorsque l'apôtre Paul se trouve dans un milieu grec à *mentalité grecque*, il s'aperçoit (et la 1^{re} épître aux Thessaloniens est significative à cet égard) que ce mot n'évoque pas ce qu'il veut transmettre, qu'il se greffe sur des mentalités non réceptrices, alors il utilise presque systématiquement un autre mot (41 fois en tout, dont 34 fois en *Rom.*, 1 et 2 *Cor.*, contre 8 fois pour le nom *anastasis* et 5 fois pour le verbe *anistanai*) : « réveiller, éveiller, tirer du sommeil » (en grec *egeirein*). Ce mot n'a pas pour but d'adoucir la surprise ou le scandale de la résurrection. Non ! mais de tenter de dire ce qu'est la résurrection et ses conséquences pour lui restituer une force qu'elle n'avait plus du simple fait que l'autre mot ne disait rien. Le réveil remplace la remise debout. Cela signifie que les juifs comprenaient aussi ce qui était évoqué par la résurrection-réveil peut-être d'une façon légèrement différente des Grecs, tandis que les Grecs ne comprenaient pas du tout la résurrection-remise debout. Plus tard, l'apôtre Paul ira plus loin encore et réservera l'usage du mot résurrection pour signaler soit l'événement premier, original et originel, concernant le Christ Jésus, soit l'événement final de la résurrection communautaire des morts. Pour exprimer les effets actuels de la résurrection et la nouveauté qui en résulte, il usera le plus souvent des deux mots « vivre » (59 fois) et « vie » (37 fois). Le meilleur exemple en est sans doute celui de *Rom.*, 14, 7-9 ou

maurice carrez

Philip., 1, 21 : « *Pour moi, vivre, c'est Christ* ». Le IV^e Evangile procédera par juxtaposition : « *Je suis la Résurrection et la Vie* » (*Jean*, 11, 25). « *Je suis* » est une manière d'affirmation divine (cf. le nom de Dieu dans *Ex.*, 3, 14 ; *Jean*, 8, 24, « *si vous ne croyez pas que Je Suis* ») qui permet de concentrer en une seule formule toute la force de vie créatrice de la résurrection.

Par ailleurs, nous comprenons mieux pourquoi, en milieu syro-palestinien, il était tout simple d'affirmer, comme le fait 9 fois l'apôtre Pierre dans les discours des *Actes* : « *C'est Dieu qui a réveillé Jésus* » ou « *C'est Dieu qui a fait se lever Jésus* ». Par contre, en milieu hellénistique où cette manière de dire n'aurait pas été d'emblée compréhensible, on proclame : « *Christ est ressuscité* ». Pour les Juifs, la foi va de Dieu au Christ ; pour les Grecs, elle va de Jésus, le Christ, à Dieu.

Ces manières d'agir, de parler, d'exprimer, montrent ainsi que les significations et le sens même de la mort et la Résurrection de Jésus le Christ n'étaient pas figés dans les mots et dans les situations, mais se trouvaient porteuses d'un dynamisme respectueux et créateur, bien ancré dans cette forte tradition et totalement ouvert à toutes les situations humaines qu'elle allait rencontrer.

maurice carrez

LE SUPPLEMENT

MAI 1972

N° 101

M. BELLET	Aide spirituelle et psychanalyse
R.-A. LAMBOURNE	Le Christ et la santé. « Guérison des Nations » et vie de l'Eglise
W. DE BONT	La religion en tant que pensée symbolique
J. MILHAVENT	La morale et les sciences du comportement
Ton NUIJ	La vie du groupe

LE SUPPLEMENT, Ed. du Cerf, 29, Boulevard Latour-Maubourg, Paris-7^e. Tél. 551-30-51.
C.C.P. Paris 1436-36.